

TRAVAILLER v. est issu (1080) d'un latin populaire *tripalare*, littéralement « tourmenter, torturer avec le trepalium », du bas latin *trepalium*, nom d'un instrument de torture.

En ancien français, et toujours dans l'usage classique, *travailler* signifie « faire souffrir » physiquement ou moralement. Il s'est appliqué spécialement à un condamné lorsqu'on le questionne (v. 1150), à une femme dans les douleurs de l'enfantement, à une personne à l'agonie.

Par ailleurs, le verbe a signifié « molester quelqu'un » puis « endommager quelque chose » et encore « battre quelqu'un » à l'époque classique, d'où « *travailler les côtes à quelqu'un* » (1860) qui pourrait encore se dire et en boxe « travailler (l'adversaire) au corps » (XXème siècle).

L'idée étymologique s'est conservée de façon très affaiblie avec la valeur de « tracasser », « inquiéter » d'où « travailler l'esprit de quelqu'un » (XVIIIème siècle) et l'emploi familier « ça le travaille ».

Cependant, dès l'ancien français, plusieurs emplois impliquent l'idée de transformation acquise par la peine ; « se travailler », c'est à dire « faire de grands efforts » (v. 1155) avec une valeur concrète et abstraite, se maintient jusqu'au XIXème siècle, précédant *travailler à* (= faire tous les efforts pour obtenir un résultat) v. 1207. « Travailler un cheval » c'est le soumettre à certains exercices (1373) ; l'expression est encore en usage au XIXème siècle.

Cependant, c'est à partir du XVIème siècle que l'idée de transformation efficace l'emporte sur celle de fatigue ou de peine. Le verbe se répand au sens de « faire un voyage » (1538) et « se rendre utilisable » d'abord à propos d'un ouvrage de l'esprit (« travailler le style », 1559) « travailler à quelque chose » signifie « participer à son exécution, à son achèvement » (fin XVIIème siècle).

Enfin le verbe s'emploie dans les domaines variés : travailler le fer (1680), travailler la pâte (en cuisine ; v. 1732) ; c'est au XVIIème siècle qu'apparaît l'expression « faire travailler son argent » (1683).

Par figure, il signifie « fermenter » en parlant par exemple d'un vin (1690) et « subir une force, se déformer » (1690) à propos d'un bois,

d'où la dérivation « s'altérer avec le temps » (1812).

Au XIXème siècle, le verbe connaît quelques spécialisations : il signifie exécuter un exercice (1859), « fonctionner » en parlant d'une machine (1872) et « acquérir ou améliorer ses capacités intellectuelles en exerçant » (1893).

Dictionnaire historique de la langue française,
Le Robert.

Conviction Intime de Remi De Vos

- Le chef du personnel, qu'on appelle maintenant le directeur des ressources humaines, me fait venir dans son bureau et me dit.
- Vous êtes un bon élément.
- Vous accomplissez votre travail sans qu'il soit permis de vous faire le moindre reproche.
- Vous êtes compétent, discret, travailleur.
- Vous n'hésitez pas à faire des heures supplémentaires.
- Vous ne faites partie d'aucun syndicat.
- Durant toute ces années passées dans l'entreprise qu'on appelle entre nous
- LA MAISON
- Nous n'avons qu'à nous louer de vos services
- Et les magnifiques qui sont les siens
- N'en doutez pas
- Sont aussi les vôtres.
- Cela étant dit
- Et pour des raisons qui seraient trop longues à expliquer
- Qui n'ont en tout cas aucun rapport avec vous
- Qui sont aussi éloignées de vous que peut l'être la puissance d'une lampe torche comparée à celle
- Dégagée par l'explosion d'une bombe atomique
- Ainsi s'exprimait le chef du personnel
- Qu'on appelle maintenant directeur des ressources humaines
- Pour des raisons strictement économiques
- Autant dire pour des raisons en dehors de notre volonté et bien sûr évidemment de la vôtre
- Raisons qui mettent en jeu un mécanisme dans lequel il nous est impossible d'interférer
- Ainsi s'exprimait le chef du personnel
- Qu'on appelle maintenant le directeur des ressources humaines
- Pour des raisons sans doute difficiles à comprendre
- Puisque c'est en raison même de ces performances auxquelles je rappelle vous avez magnifiquement contribué
- Que nous nous trouvons dans l'obligation de procéder à des restructurations
- Qui me font vous rappeler aujourd'hui et qui
- Tout en me procurant le plaisir de faire votre connaissance
- M'oblige à vous annoncer par la même occasion que le contrat d'embauche dont vous bénéficiez
- Depuis tant d'années dans l'entreprise
- Qu'on appelle entre nous
- LA MAISON
- Et dans laquelle, je l'espère vous vous êtes senti comme chez vous
- Que vous avez servi avec un dévouement qui force l'admiration
- Le contrat d'embauche dis-je
- Ainsi s'exprimait mon chef du personnel
- Qu'on appelle maintenant le directeur des ressources humaines
- Ne sera pas reconduit
- Merci
- Au revoir
- Ou plutôt
- Adieu
- Bonne chance

Hyperland de Michel Bellier

(« La scène aux ados », Ed. Lansman)

Un groupe de vendeurs, sous la houlette du chef de rayon, entre au pas de gymnastique.

Le chef de rayon : Une deux une deux une deux ! Stop ! Demi-tour, face public ! (*Ils font face au public*) Ah, mes chers collaborateurs, laissez-moi vous regarder ! Vous êtes beaux, vous êtes magiques ! Vous êtes un rêve ! Vous êtes LE rêve ! Le rêve de ces milliers et milliers de jeunes acheteurs en folie qui, par cette porte, vont tout à l'heure envahir joyeusement nos travées et gondoles. Depuis des semaines, ces jeunes ne dorment que pouic, mangent bof et leurs uniques pensées sont dirigées vers cet instant magique. C'est le Grand Jour de la Grande Semaine de la Promo...

Les vendeurs : ...du Siècle !

Le chef de rayon : Parfait ! Nous allons maintenant répéter la procédure SBAM : Sourire, Bonjour, Au revoir, Merci !

Sourires ! (*Ils sourient, montrant leurs dents de façon outrancière*) Parfait !

Bonjour !

Les vendeurs : Bonjour !

Le chef de rayon : Au revoir !

Les vendeurs : Au revoir !

Le chef de rayon : Merci !

Les vendeurs : Merci !

Le chef de rayon : Contrôle des mains !

(*Ils tendent leurs mains*)

Les autres !

(*Tout le monde hésite*)

Ah ah, humour !

(*Tout le monde rit, sans comprendre*)

Attitude bienveillante !

(*Ils prennent des poses d'attitude bienveillante*)

Attitude convaincante !

(*Ils prennent des poses d'attitude convaincante*)

Formulation de clôture de journée !

(*Il désigne un vendeur*)

Vendeur 1 : Chers clients, chers adhérents, notre établissement va bientôt fermer ses portes. Nous vous prions de bien vouloir vous diriger vers les postes monétiques afin de régulariser votre débit !

Le chef de rayon : Gestion de situation devant un comportement aberrant !

(*Il désigne un autre vendeur*)

Vendeur 2 : Je vais prendre contact avec un superviseur.

Le chef de rayon : Gestion de situation susceptible de dégénérer.

(*Il désigne un autre vendeur*)

Vendeur 3 : SÉCURITÉ !

Le chef de rayon : Parfait ! Souvenez-vous toujours : quand vous souriez, c'est le magasin qui sourit ; quand vous courez vers un jeune acheteur qui attend vos judicieux conseils, c'est tout notre consortium qui se porte au secours de ce client. Car quand un jeune acheteur hésite, c'est tout le holding, ce sont tous les actionnaires qui bredouillent, qui piétinent devant l'obstacle. Quand vous vous... oui ?

Vendeur 4 : Quand peut-on aller pisser ?

Le chef de rayon : Plaît-il ?

Vendeur 4 : Les toilettes, quand peut-on y aller ? Les toilettes, le p'tit coin.

Le chef de rayon : Des semaines et des semaines qu'ils nous attendent. Des semaines et des semaines qu'ils ne vivent que pour ce jour et, aujourd'hui, précisément, monsieur a envie de pisser !

Vendeur 4 : Mais non, c'est...

Le chef de rayon : Dehors ! Raous ! Que je ne te revoie plus jamais à Hyperland ! Hou ! Hou ! Hou !

Les vendeurs : Hou ! Hou ! Hou !

(*Le vendeur 4 sort*)

Le chef de rayon : Mettez-vous bien ça dans la tête. Le magasin se retient ! Le magasin prend ses précautions ! Il ne boit pas, il pense à autre chose. Le magasin ne pisse JAMAIS ! Vous m'entendez ? Aujourd'hui, rappelez-vous, c'est une journée exceptionnelle ! EX-CEPTIONNELLE ! Sourires.

(*Tous sourient*)

Mieux que ça ! Vous voulez être payés, oui ou non ? Je veux voir vos glottes, je veux voir vos tripes !

Allez, rompez ! Une deux. Une deux. Une deux !

ATTENTION DANGER TRAVAIL (extraits)

Film documentaire de Pierre Carles, Christophe Coello et Stéphane Goxe (2003)

Ouvrier à la chaîne

C'est pas simple à décrire une chaîne. C'est pas simple d'arriver à cinq heures moins le quart et puis d'te dire "Tiens faut vite que j'fume une cigarette". Je mets mon tablier, je prends mes outils, j'fume vite une dernière cigarette avant la sonnerie. Et puis à cinq heures moins le quart y a la sonnette et c'est triste, c'est triste... Tu y penses plus au travail que tu fais, la machine c'est tout par *réflexe*. Tu sais qu'il faut mettre une agrafe à gauche, une agrafe à droite. Tu engueules ton agrafeuse quand elle va mal. Tu t'engueules toi-même, t'arrives à t'engueuler toi-même quand tu te blesses, alors que c'est pas d'ta faute, c'est de celle des montages qui sont mal faits... Mais c'est comme ça. Le chef vient, il t'engueule parce que le travail est mal fait... Et tout le monde en a rien à foutre, j'en suis certain, tout le monde s'en fout... Devant nous y a rien, y a rien. La promotion, non, faut pas y compter. Tu vois ce qui est dur en fin de compte c'est d'avoir un métier dans les mains... Moi je vois, je suis ajusteur. J'ai fait trois ans d'ajustage, trois ans j'ai été premier à l'école pendant mon CAT. Et puis qu'est-ce que j'en ai fait ? Au bout de cinq ans, j'peux plus me servir de mes mains, j'ai mal aux mains. J'ai un doigt, le gros, j'ai du mal à le bouger. J'ai du mal à toucher Dominique le soir, ça me fait mal aux mains. La gamine quand je la change, j'peux pas lui dégrafer ses boutons. Tu sais, t'as envie de pleurer dans ces coups de temps-là... Ils bouffent, ils ont bouffé mes mains, j'ai envie de faire un tas de choses, et puis j'me vois le matin taper avec un marteau, je sais à peine m'en servir. C'est tout ça, tu comprends ? T'as du mal à écrire, j'ai du mal à écrire. J'ai de plus en plus de mal à m'exprimer. Ça aussi c'est la chaîne. C'est dur de... Quand t'as pas parlé pendant neuf heures, t'as tellement de choses à dire que t'arrives plus à les dire, que les mots, ils arrivent tous ensemble dans la bouche, et puis tu bégaies. Tout t'énerve, tout t'énerve, tout... Et ceux qui t'énervent encore plus c'est ceux qui parlent de la chaîne, pis qui comprendront jamais que tout ce qu'on peut en dire, que toutes les améliorations qu'on peut lui apporter c'est une chose, mais que le travail il reste. C'est dur la chaîne... Moi, maintenant, je peux plus y aller, j'ai la trouille d'y aller. C'est pas un manque de volonté, c'est la peur d'y aller. La peur. La peur qu'ils me mutilent encore davantage. La peur que je puisse plus parler un jour, que j'devienne muet. J'lisais avant, j'ai lu un tas de livres. Maintenant, je n'ai plus envie de lire, je n'ai plus envie. Le besoin ne se fait plus sentir de lire. Non pas que je connaisse tout, au contraire, mais j'ai plus envie, je... J'en ai plus le besoin. Et pis quel débouché qu'on a ? J'suis rentré à dix-huit ans chez P.....t en sortant de l'école... J'te dis, j'ai tellement mal aux mains, tellement des grosses mains, mes mains me dégoûtent tellement... Pourtant j'les aime tellement mes mains. Je sens que j'pourrais faire des trucs avec, mais j'ai du mal à plier les doigts. Ma peau elle s'en va, j'vais pas me l'arracher ma peau, c'est P.....t qui me l'arrachera, j'lutterai pour éviter que Peugeot me l'arrache. C'est pour ça que j'veux pas m'arracher la peau, j'veux pas... J'veux pas qu'on les touche mes mains, c'est tout ce qu'on a. P.....t essaie de nous les bouffer, de nous les user, là on lutte pour les avoir, c'est de la survie qu'on fait.

Lisa

Konng hsi konng hsi... Tout le monde répète :

Les cadres

Konng hsi konng hsi...

Lisa

C'est bien. Mais rassurez-vous, je ne vous demanderai pas de parler parfaitement le chinois d'ici vendredi. Les cadres chinois maîtrisent parfaitement bien l'anglais. Mais vous marquerez des points si, à la différence de la plupart des étrangers, vous vous risquez à la musicalité du mandarin. Même pour dire simplement « Bonjour, comment ça va ? Ni h'ao ? Ni h'ao, Jean-Pierre ?

Jean-Pierre

Pardon ?

Lisa

Ni h'ao ?

Jean-Pierre

Euh : Ni a-o

Lisa

C'est mieux mais soufflez plus votre H et n'ayez pas peur de parler du nez. H'a o

Jean-Pierre

Ni h'ao

Lisa

Là c'est peut-être un peu trop. Ni h'ao Philippe ?

Philippe

Ni hhhh'ao

Lisa

Hao Jile.... Xiéxie. Ni h'ao Nicolas ? Nicolas ?

Nicolas

Hmm ?

Lisa

Ni h'ao ?

Nicolas

Hao Jile ... Xiéxie

Lisa

Nous y arriverons j'en suis certaine. Pour vous décontracter, j'aimerais vous proposer un exercice pour comment dire, expulser les idées reçues : vous allez dire de plus en plus vite toutes les idées reçues qui peuvent exister à propos des chinois. Allez-y

- Les Chinois sont jaunes
- Les Chinois sont nombreux
- Les Chinois mangent du riz
- Les Chinois sourient tout le temps et on ne sait pas ce qu'ils pensent
- Les Chinois bouffent du chien et du rat
- Les Chinois sont tous des espions

- Les Chinois viennent nous piquer notre boulot

Lisa

Pas mal pour un début. Le problème désormais c'est de laisser tous ces clichés au vestiaire. Les ouvriers qui travailleront pour nous seront payés un euro de l'heure, 6 jours sur 7 et dix heures par jour et ce sont de bonnes conditions de travail.

PAROLE DU PATRON AUX MANAGERS

"Nous serons demain ce que nous aurions toujours dû rester : les meilleurs du monde. Nous allons réveiller les forces créatrices qui sommeillent en chacun de nous, dans nos usines et toutes nos filiales commerciales. Il n'y a pas d'autre choix. Ni pour moi, ni pour vous. Je demande à chacun de partager avec moi un engagement total. Je dis bien : total. Cela veut dire : pas de compromis. Toutes vos forces, tout votre temps, toutes vos pensées iront à notre réussite et à notre travail. Tant pis pour le reste. Vous n'êtes pas là où vous êtes en ce moment pour penser à autre chose. Certains d'entre vous peuvent ne pas accepter le défi que je vous lance. Pour des raisons diverses : passer des week-ends à jouer au golf, vous intéresser aux femmes, ou encore autre chose. Vous êtes libres de choisir, c'est votre décision. Mais autant que les choses soient claires : ce ne sera pas avec nous que vous pourrez espérer quoi que ce soit. Vous pouvez toujours aller ailleurs. Quand on est ici, il n'y a plus d'heures. Nous n'avons pas le temps. C'est la guerre dehors, et nous voulons la gagner. Donc : ne venez pas me raconter que vous êtes trop occupés ou que vous êtes pris tard le soir par autre chose. Je n'ai besoin ni de petits bourgeois qui ne pensent qu'à leur confort personnel, ni de petits barons qui sont heureux de leur sort, ni évidemment de poules mouillées. Nous sommes des « movers », des « winners », des « shakers ». Je compte donc sur l'engagement total des managers. Votre énergie votre intelligence votre engagement, c'est de cela dont j'ai besoin. Une pensée une obsession et une seule. Quand on veut être manager, il n'y a pas de compromis à faire et pas d'états d'âme à avoir.

*Par-dessus bord*_de Michel Vinaver (Le licenciement de Mme Bachevsky)

Mme Bachevsky

Vous m'avez fait demander M. Benoît ?

Directeur 1 Benoît

Asseyez vous

Directeur 2 Grangier

Nous pensions que nous pourrions parler de votre avenir

Directeur 1

Vous avez combien d'années dans la maison ?

Mme Bachevsky

39 ans

Directeur 2 Benoit

Magnifique

Directeur 1

C'est pourquoi avec Grangier nous avons décidé de vous offrir le repos que vous méritez

Directeur 2

Comme cela il ne vous sera pas nécessaire d'attendre quatre ans pour attendre 65 ans

Mme Bachevsky

Mais c'est que je me sens encore en plein boum !

Directeur 1

On dit cela et puis soudain on craque d'un seul coup

Directeur 2

Surtout les tempéraments dans votre genre

Mme Bachevsky

Alors je ne donne plus satisfaction ?

Directeur 1

Vous travaillez splendidement

Directeur 2

Mais il vient un âge où il devient difficile de se recycler

Directeur 1

Ce qui n'est pas du tout un reproche

Directeur 2

Nous avons étudié un dispositif progressif qui maintiendra intact le montant de votre retraite

Mme Bachevsky

Quand dois-je partir ?

Directeur 2

Nous sommes vendredi

Directeur 1

Ce soir Mme Bachevsky

Push up de Roland Schimmelpfennig

Séquences 2.1 et 2.3 (*Robert et Patricia. Dans le bureau de Robert. Robert tient à la main une liasse de papiers et lit. Silence chargé, électrique. Pause. Il feuillette, continue de lire.*)

Robert

Ça ne va pas.

Patricia

Quoi ?

Robert

Ça ne va pas.

Patricia

Ça -

Robert

Tu peux oublier ça.

Patricia

Ça je peux -

Robert

Oui -

Patricia

Ça je ne peux pas -

Robert

Si -

Patricia

Non -

Robert

Ça tu peux l'oublier. L'oublier.

Robert

Ce papier -

Patricia

Ce papier est -

Robert

Ce papier n'est pas -

Patricia

Ce papier est mon -

Robert

Ce papier n'est pas acceptable.

Patricia

Pas acceptable ?

Robert

Pas AC-CEP-TABLE. Ça ne va pas.

Patricia

Quoi ?

Robert

Ce papier est zéro. ZERO.

Patricia

Est zéro.

Robert

Cette chose n'ira pas au-delà de mon bureau.

Patricia

Cette chose est mon nouveau projet.

Robert

Ton nouveau projet ?

Patricia

Oui, c'est mon nouveau projet -

Robert

Mais ce projet, Patricia, n'est pas nouveau.

Patricia

Comment ?

Robert

Ce projet n'est pas nouveau.

Patricia

Quoi ?

Robert

Ce projet est vieux, Patricia. Vieux.

Ce projet est vieux. Vieux, vieux, vieux

Flexible, hop hop ! d'Emmanuel Darley

UN est un employé d'Interklang. Il se rend à la pépinière de réinsertion.

Conseillère 1. Bon alors. Quelles sont vos compétences ?

Conseillère 2. Il faut que l'on fasse le tour de vos compétences.

Conseillère 3. Vous en avez des compétences, non ?

Conseillère 4. Parlez-nous un peu de votre parcours

Conseillère 5. De votre *job* parcours.

UN. J'ai commencé chez Interklang tout p'tiot.

1. D'accord. Je le note. Je le note

2. Je le note. Je l'inscris dans votre dossier.

3. Tout informatique. Je tape, tiptiptip, et hop, c'est dans votre dossier.

4. C'est ainsi. Il vous faut en passer par là pour rebondir.

5. Construire l'avenir. Prendre l'ascenseur.

UN. Enfin, bon, au début, c'était Klang et fils. On avait des belles machines. Après, une fois transformé en Interklang, y a eu changement.

1. Ah ! Vous avez progressé

2. Vous vous êtes formé et vous avez progressé au sein de cette entreprise.

Toutes : Vous avez suivi le *mouving*.

UN : On est tourné autonomes qu'y nous ont dit ceux d'Interklang.

3. C'est bien ça.

4. Vous avez gravi les échelons

5 : Vous avez pris, et cela est bien, l'ascenseur.

Toutes : *The elevator*.

UN : Bon, avant, c'est la machine qui faisait klang ! et là, c'est moi qui klang !, vous comprenez ?

1. Quelle était votre fonction exacte chez Inter...

UN : Interklang ?

2. Voilà. Dans cette entreprise, quelle était votre rôle ?

3. Quel était votre *job* ?

UN : Klang ! Je faisais Klang ! Que ça, Klang ! Huit heures par jour.

4. D'accord. D'accord.

5. D'accord en fait, reprenons, en fait, vous étiez... ouvrier ?

UN : Ben oui. Qualifié même.

1. Oh la la. Ça va être compliqué ça.

2. Drôlement compliqué.

3. Je ne sais pas, moi, si nous allons avoir les compétences nécessaires.

4. Il faudrait mieux prendre rendez-vous avec le conseiller de votre secteur

5. Il vous dira.

1. Un bilan de compétence et voilà.

2. Il vous dira.

3. Vous avez été mal orienté.

4. Encore vous auriez pris l'ascenseur.

5. Mais là, non. Pas du tout notre domaine.

Les tribulations d'une caissière – Bienvenue en grande surface :

Ce texte est composé d'extraits du livre « Les tribulations d'une caissière » écrit par Anna Sam

N : Félicitations ! Vous avez enfin décroché un entretien. Ce n'est pas grave si vous n'avez jamais travaillé de votre vie, si vous ne savez pas compter, ou si vous êtes agoraphobe, pourvu que vous soyez disponible tout de suite, que vous acceptiez le salaire mirifique proposé, que vous ayez un RIB et que vous puissiez répondre à cette question :

P : Pourquoi souhaitez-vous travailler chez nous ?

C1 : Parce que j'ai toujours rêvé de travailler dans une grande surface !

N : Si vous voulez qu'on vous croie, il faudra le dire avec beaucoup beaucoup de conviction et faire briller vos yeux d'émerveillement.

C2 : Parce que ma mère était déjà caissière !

N : idem.

C3 : Parce que comme votre enseigne Champion/Géant/les Trois Mousquetaires ... Je veux être un champion/un géant/ les trois mousquetaires !

C4 : Je suis étudiante. J'ai besoin d'un travail à temps partiel pour payer mes études.

N : Grand classique mais très convaincant.

C5 : J'ai besoin de trouver un boulot pour vivre.

N : Réponse fortement déconseillée. Même si c'est la vérité, le manager ne vous trouvera :

P : Pas très motivée, manquant d'esprit d'équipe, inadaptée à l'ambition commerciale du magasin.

P : Bienvenue dans la belle famille de la grande distribution.

N : Vous voici donc devenue caissière...pardon ! Hôtesse de caisse. Vous vous sentez tout de suite beaucoup plus sexy, non ?

P : Voilà, en quelques chiffres, le métier de votre vie... 15-20 articles à enregistrer par minute.

C1 : 700 à 800 articles enregistrés par heure.

C2 : De 21 000 à 24 000 articles enregistrés par semaine.

C3 : 800 kilos d'articles soulevés par heure (la tonne horaire est dépassée les bonnes journées).

C4 : De 96 à 120 tonnes soulevées par semaine (l'équivalent de quatre poids lourds, quand même !).

C5 : Par an ? Prenez votre calculatrice.

N : Non fournie par le magasin.

C5 : Est-ce que je ressemble à une bodybildeuse ?

C2 : J'ai souvent plus l'impression d'avoir soixante-cinq ans.

P : Chaque semaine, vous pourrez découvrir, sur le tableau de classement des caissières les plus rentables, si vous avez été plutôt lièvre ou plutôt tortue. Pas d'affolement. Aucune récompense n'est offerte à la gagnante.

N : Par jour, en moyenne : C3 : 250 « Bonjour » C5 : 250 « AuRevoirBonneJournée » C4 : 500 « Merci ». C1 : 200 « Avez-vous la carte fidélité ? » C2 : 70 « Vous pouvez composer votre code » C3 : 70 « Vous pouvez retirer votre carte »

C5 : 30 « Les toilettes sont par là »

C1 : ... Et encore plein d'autres phrases aussi poétiques.

N : Vous, un robot ? Mais non. Un robot ne sourit pas.

P : 850 euros net : votre paie à la fin du mois.

N : Un autre métier presque aussi enviable : animateur en grande surface. Une journée vous suffira pour comprendre que n'importe qui ne peut pas être animateur en grande surface.

P : Il faut avoir une belle voix, et beaucoup beaucoup d'endurance.

N : L'animateur en grande surface est capable de parler dans son micro toute la journée presque sans jamais s'arrêter. (c'est d'ailleurs ce qui pourrait vous amener très vite à le détester).

P : Il faut aussi savoir être convaincant.

C2 : Superbe, magnifique, sublime, gigantesque promotion : deux saucisses achetées, la troisième offerte ! Une occasion bon marché exceptionnelle pour se faire un superbe, un magnifique barbecue en famille !

N : Et voir aussi des talents de poète.

C4 : Ah, un barbecue en famille... Qu'y a-t-il de plus beau qu'un barbecue en famille ? De plus émouvant ? Alors n'oubliez pas, demain, c'est la fête des Mères. Offrez à votre maman de l'émotion ! Et tout ça pour 2,54 euros seulement !

N : Le sens du voyage.

C3 : Je suis actuellement au rayon boulangerie, venez m'y rejoindre pour déguster des pâtisseries de la France entière confectionnées avec amour par nos artisans.

Le Père

Un col blanc me chronomètre. Rectification plane. En complet veston il se balade. Ebavurage, extrusion, burin pneumatique. Le chrono dans la poche le chef se met derrière moi. Moi ? Moi, je trime. Clic dans la poche. Matricé, estampé, embouti. Clic-clac à la fin de l'opération. Laminé à chaud, laminé à froid. Ecroui, ressorti, dressé ou plané, écroûté suivant prescriptions, recuit, trempé, trempé et revenu, trempé et mûri ; sous sable, sous coquille, sous pression, par concrétion. Je fais les mouvements habituels. Filé à la presse, tréfilé à froid. Ni vu ni connu il ne lui reste plus au chef du chronomètre qu'à s'éloigner au pas de promenade. Outil en action au moyen d'un foret hélicoïdal à deux lèvres, dur, très dur, demi-doux, extra-dur, doux, très doux, demi-dur. Le complet-veston chef lit le résultat tranquille à l'écart. Sciage, étirage, chanfrein. C'est noté. Il mettra tout ça en fiches. Choisir et monter la fraise. Avance automatique de la table. Contact outil-pièce. Fraisage en opposition. Profondeur de passe. Prendre la passe. Contrôle. Pièce. Outil. Mandrin. Broche. Poupée fixe. Banc. Tourelle. Charioter. Boîte des avances. Contacteur. Moteur. Serrage. Plongée. Copeau. Dressage radial à l'outil à chariotier coudé. Décolleter à l'outil couteau. Rainurage à l'outil à gorge. De face à la fraise à tourteau. Dépassement de la pièce. Clic-clac. On vous décompose et on vous recompose à des dixièmes de secondes près. Clic. Meule. Flasque libre. Arbre. Ecrou et contre-écrou. Clac. Vitrifé, résinoïde, silicate, caoutchouc, gomme et laque métallique. Un beau jour on vient vous changer le boni par surprise. Meule-assiette. Meule-boisseau. Meule-lapidaire. « Eh oui ils ont refait les calculs là-haut, mon vieux. » ébarbage, dressage sommaire. « Voici tes nouveaux temps. Allez, vas-y, tape dedans ! » Blanchir, ébaucher, calibrer. Tailleuse d'engrenages coniques et cylindriques, machines à brocher, à copier, à commande numérique, à fraiser dite d'opération. Et moulage. Et formage. Et soudage. Et usinage à l'outil de coupe. Et extrudage. Et calibrage par dressage. Et jet plein. Et jet creux. Et jet plein. Et j'étouffe. J'étouffe. J'étouffe.

Offre d'emploi de Harold Pinter

Un bureau. Lamb, un jeune homme empressé, ardent, enthousiaste, attend seul en faisant nerveusement les cent pas. La porte s'ouvre. Entre Miss Piffs. Elle est l'efficacité faite femme.

Miss Piffs : Ah, bonjour, monsieur.

Lamb : Oh, bonjour, mademoiselle.

Miss Piffs : Vous êtes monsieur Lamb, n'est-ce pas ?

Lamb : C'est exact.

Miss Piffs, *consultant une fiche* : C'est bien ça. Et vous venez pour cette offre d'emploi, n'est-ce pas ?

Lamb : Oui, c'est bien exact.

Miss Piffs : Et vous êtes physicien ?

Lamb : Oui, oui, absolument. C'est... toute ma vie.

Miss Piffs, *d'une voix lasse* : Parfait. Ici nous avons pour règle, avant même d'examiner les qualifications professionnelles d'un candidat, de le soumettre à une espèce de petit test afin de mesurer ses aptitudes psychologiques. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

Lamb : Oh grands dieux, non !

Miss Piffs : Excellent.

Elle prend différents objets dans le tiroir du bureau, s'approche de Lamb et lui avance un petit fauteuil.

Veillez vous asseoir.

Il obtempère.

Permettez, je dois fixer ça à vos mains.

Lamb, *avec un sourire affable* : Qu'est-ce que c'est ?

Miss Piffs : Des électrodes.

Lamb : Mais oui, bien sûr. Drôles de petites bêtes, non ?

Miss Piffs les fixe au dos des mains de Lamb.

Miss Piffs : Et maintenant, les écouteurs.

Elle le coiffe du casque à écouteurs.

Lamb : Dites-moi, c'est amusant comme tout !

Miss Piffs : Là, il n'y a plus qu'à brancher.

Lamb, *avec un rien de nervosité* : Brancher ? Mais...

Miss Piffs *branche les câbles des appareils à une prise murale.*

Ah oui, naturellement. Oui, il faut bien les brancher, sinon...

Miss Piffs se juche sur un haut tabouret et abaisse son regard sur Lamb.

Lamb : Et c'est avec tout ça que vous allez mesurer ma... mes aptitudes ?

Miss Piffs : Parfaitement. Maintenant détendez-vous. Allons, détendez-vous. Ne pensez plus à rien.

Lamb : A rien.

Miss Piffs : Détendez-vous complètement. Dé-ten-dez-vous... Vous êtes tout à fait détendu ?

Lamb fait oui de la tête. Miss Piffs enclenche une manette fixée au côté droit de son tabouret. On entend un son strident, mi-sifflement mi-bourdonnement. Lamb tressaute et son corps se raidit. Il plaque ses mains sur les écouteurs. Il est précipité à terre et se met à ramper pour se terrer sous son siège. Miss Piffs, impassible, l'observe. Le vacarme cesse soudain. Lamb coule un regard de dessous son fauteuil. Il sort à quatre pattes de son abri et se relève. Le corps agité de soubresauts. Avec une sorte de hoquet nerveux, il retombe dans son fauteuil.

Estimez-vous que vous êtes d'un naturel émotif ?

Lamb : Non... pas outre mesure, non. Bien sûr, j'ai...

Miss Piffs : Estimez-vous que vous êtes d'un naturel morose ?

Lamb : Morose ? Non, à mon avis je ne suis pas du genre morose... Mais forcément, il m'arrive quelquefois, de temps en temps, de...

Miss Piffs : Vous arrive-t-il d'avoir des crises de dépression ?

Lamb : Mon Dieu, je n'appellerais pas ça exactement de la dépression...

Miss Piffs : Vous arrive-t-il fréquemment de faire des choses que vous regrettez le lendemain ?

Lamb : Que je regrette ? Des choses que je regrette ? A vrai dire, tout dépend de ce que

vous entendez par fréquemment, il me semble... Au fond, quand vous dites fréquemment, est-ce que ça...

Miss Piffs : Êtes-vous fréquemment troublé par les femmes ?

Lamb : Par les femmes ?

Miss Piffs : Les hommes ?

Lamb : Par les hommes ? Attendez, je m'apprêtais à répondre à la question sur les femmes...

Miss Piffs : Êtes-vous souvent troublé ?

Lamb : Troublé ?

Miss Piffs : Par les femmes.

Lamb : Les femmes ?

Miss Piffs : Les hommes.

Lamb : Oh, doucement, une minute, je... Voyons, dois-je répondre à chaque question séparément ou bien en bloc ?

Miss Piffs : A la fin d'une journée de travail, vous arrive-t-il d'être épuisé ? Crispé ? A bout de nerfs ? Irritable ? Déboussolé ? Maussade ? Frustré ? Morbide ? Incapable de vous concentrer ? Incapable de dormir ? Incapable de manger ? Incapable de rester assis ? Incapable de rester debout ? Libidineux ? Lymphatique ? En chaleur ? Priapique ? Brûlant de désir ? Brûlant d'énergie ? Brûlant d'appréhension ? Ou vidé ? De toute énergie ? De toute appréhension ? De tout désir ?

Un temps.

Lamb, réfléchissant : Eh bien... en fait, c'est assez difficile à dire...

Miss Piffs : Vous vous entendez bien avec les gens ?

Lamb : Ah, là vous touchez un point très intéressant et...

Miss Piffs : Est-ce que vous souffrez d'eczéma ? D'apathie ? De descente d'estomac ?

Lamb : Euh...

Miss Piffs : Est-ce que vous êtes vierge ?

Lamb : Je vous demande pardon ?

Miss Piffs : Est-ce que vous êtes vierge ?

Lamb : Euh... dites-moi, c'est un peu embarrassant. Après tout... devant une dame...

Miss Piffs : Est-ce que vous êtes vierge ?

Lamb : Eh bien oui, c'est exact. Je n'en fais pas un secret.

Miss Piffs : L'avez-vous toujours été ?

Lamb : Ça oui, toujours. Toujours.

Miss Piffs : Puceau dès le berceau ?

Lamb : Euh... mais oui, dès le berceau.

Miss Piffs : Avez-vous peur des femmes ?

Elle enclenche une manette située sur l'autre côté de son tabouret. La scène est plongée dans une lumière rougeoyante, qui s'allume et s'éteint au rythme des questions de Miss Piffs. En crescendo.

De leurs robes ? De leurs chaussures ? De leur voix ? De leur rire ? De leurs regards ? De leur façon de marcher ? De leur façon de s'asseoir ? De leur façon de sourire ? De leur façon de parler ? De leurs lèvres ? De leurs mains ? De leurs pieds ? De leurs mollets ? De leurs genoux ? De leurs cuisses ? De leurs yeux ? De leurs ...

De leurs.

Roulement de tambour.

De leurs...

Roulement de tambour.

De leurs.

Fracas de cymbales.

Coup de trombone. De leurs...

Grincement de contrebasse.

Lamb, d'une voix perçante : Euh, euh, tout dépend de ce que vous entendez au juste par...

Des éclairs rouges strient la scène. Miss Piffs enclenche l'autre manette et on entend de nouveau le sifflement-bourdonnement de tout à l'heure. Lamb plaque ses mains sur les écouteurs. Encore une fois, il est projeté à terre. Il roule sur le parquet, rampe, titube, puis s'affale de tout son long. Lamb est prostré, les yeux au ciel. Miss Piffs le regarde un moment du haut de son tabouret, puis elle descend et vient se pencher au-dessus de Lamb.

Miss Piffs : Merci infiniment, monsieur Lamb. Nous vous tiendrons au courant.

BOUCOT — Mes ateliers sont déserts...
Dites-moi, Docteur, vous n'auriez pas trouvé
de la main-d'œuvre

LE DOCTEUR — Admirez, Monsieur
Boucot, cette superbe collection française ! Du
personnel de toute première qualité ! Ils
obéissent à la voix et au geste !

BOUCOT — Oh, les beaux manuels ! Je suis
fou de désir !

LE DOCTEUR — Le lot est à vendre... Y a-t-
il preneur ?

BOUCOT — Moi, Boucot, je suis amateur,
grand collectionneur d'employés subordonnés !

BOUCOT — Oh, les beaux manuels ! Je suis
fou de désir !

LE DOCTEUR — Le lot est à vendre... Y a-t-
il preneur ?

BOUCOT — Moi, Boucot, je suis amateur,
grand collectionneur d'employés subordonnés !
(*Il les examine :*) Les pattes sont bonnes... La
cervelle est bonne... Jolie troupe, tout est très
bon, j'embauche le tout.

Le DOCTEUR — C'est pour le rapport ?

BOUCOT - Oui.

LE DOCTEUR — Fécondité maximum !

BOUCOT, *s'approchant des employés.* —
Cherchez-vous, chère Madame, du travail ?
Puis-je me permettre de vous en offrir ? Il me
reste encore quelques places...

LES EMPLOYES *dansent pour le séduire*

- A moi Monsieur le Président !
- Je vous en prie, considérez mes talents
!
- Mon savoir, ma vive intelligence,
mon expérience et ma rapidité !
- Jetez un œil sur mes beautés !
- Ci-gît une très intéressante personne
curriculum de premier choix !
- Combien tu donnes de ça ? (*Il montre
son bras.*)
- Et de ça ? *Il montre sa tête* Elle est
dure à la tâche

- Monsieur le Marchand, s'il vous plaît,
est-ce qu'il y aurait possibilité de ne
vendre qu'une seule de ses mains ?
- Oui, oui ! J'aimerais garder un quart de
ma tête !

BOUCOT — Messieurs, je regrette, pour
l'instant on ne fait pas le détail.

EMPLOYE — On conserve son privé, tout de
même ? (*Il se tient le cul.*)

BOUCOT — Bien entendu... J'embauche, je
prends, mettez le tout, dans mon panier !... (*Il
va pour les prendre...*)

EMPLOYE — Stop. Je ne suis pas ton
domestique.

BOUCOT — Viens. Tu auras de la monnaie.

EMPLOYE — Halte. Combien ?

BOUCOT — Cinquante mille.

EMPLOYE — C'est peu.

BOUCOT — Il y a beaucoup de perspectives
d'horizon avec pas mal de primes de
promotion.

LES EMPLOYES. — Oh, excellent

BOUCOT — Je vais leur apprendre à
fabriquer pour ma baraque, à se servir de leurs
fonctions productrices.

Trois riches, un pauvre de Calaferte

LE DIRECTEUR, *hurlant* Mouchel ! ...

MOUCHEL, *accourant* Oui, monsieur le Directeur ?...

LE DIRECTEUR Vous savez ce que vous êtes, Mouchel ?

MOUCHEL Non, monsieur le Directeur ...

DIRECTEUR Vous êtes un con, Mouchel !

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur ...

DIRECTEUR Un pauvre con, Mouchel !

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur...

DIRECTEUR Un pauvre et lamentable con, Mouchel !

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR, *hurlant* Mouchel ! ...

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur ? ...

LE DIRECTEUR Vous êtes le roi des cons, Mouchel !

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur ...

LE DIRECTEUR Plus con que vous, c'était avant le déluge, Mouchel !

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur ...

LE DIRECTEUR Vous êtes tellement con que vous m'écœurez, Mouchel !

MOUCHEL Je m'excuse, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR Vous vous excusez de quoi, Mouchel ?

Le dialogue qui suit s'échange de façon incisive et avec rapidité.

MOUCHEL De vous écœurer, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR Vous vous excusez de m'écœurer et puis c'est tout, Mouchel ?

MOUCHEL Non, monsieur le Directeur ...

LE DIRECTEUR Alors quoi d'autre, Mouchel ?

MOUCHEL Je m'excuse d'être con, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR D'être un pauvre con, Mouchel !

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur, d'être un pauvre con...

LE DIRECTEUR Un pauvre et lamentable con, Mouchel ?

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur, un pauvre et lamentable con...

LE DIRECTEUR D'être le roi des cons, Mouchel ?

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur, d'être le roi des cons...

LE DIRECTEUR Plus con que vous, c'était quand, Mouchel ?

MOUCHEL C'était avant le déluge, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR, *condescendant* Vous êtes tellement con que je vous excuse, Mouchel !

MOUCHEL Merci, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est votre connerie, Mouchel !

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR Parce que vous êtes vraiment un gros con, Mouchel !

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR Un vrai sale gros con, Mouchel !

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR Un pauvre vrai sale gros et lamentable con, Mouchel !

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR, *hurlant* Mouchel ! ...

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur ? ...

LE DIRECTEUR, *enchanté par sa trouvaille* à partir de maintenant, je ne vous appellerai plus Mouche !

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR Vous savez comment je vous appellerai, Mouchel ?

MOUCHEL Non, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR, *illuminé* Je vous appellerai
con, Mouchel !... Simplement con !...

MOUCHEL Oui, monsieur le Directeur...

LE DIRECTEUR, *hurlant* : Con !

MOUCHEL : Oui, monsieur le Directeur...

Boulevard Durand d'Armand SALACROU
(Ed. Gallimard, 1960)

Un son grave de sirène. Des lumières rouges et vertes s'allument. On entend des bruits métalliques rythmés. Nous sommes sur un quai de port, la nuit. Un violent coup de sifflet, très aigu. Sous la clarté d'un très haut lampadaire, à gauche de la scène, des ouvriers sortent d'un bateau qu'ils déchargent, par une passerelle. Le travail est terminé. Delaville, le chef de manutention, surveille la sortie.

PREMIER OUVRIER (*au deuxième*) : Avance, j'ai soif.

DEUXIEME OUVRIER (*c'est Gaston Boyer, du syndicat*) : Une seconde bon dieu ! Je veux regarder l'heure (*il sort sa montre et la place dans la lumière*). Monsieur Delaville, il est huit heure dix !

DELAVILLE : Ça ne m'étonne pas, voilà dix minutes que je siffle l'arrêt de travail.

GASTON BOYER : Vous le sifflez dans votre bureau, hein, l'arrêt du travail. Alors, nous dans les soutes, on continue le turbin à l'œil !

DELAVILLE : Toi, t'es pas à ta place, ici ; tu devrais t'acheter un petit commerce et t'installer à ton propre compte (*aux autres ouvriers*) Embauche demain matin à six heures.

TROISIEME OUVRIER (*Capron*) : Demain. Dimanche ?

DELAVILLE : Ça t'empêcherait peut-être d'aller à la messe et de communier ?

GASTON BOYER (*sec*) : Non, mais le dimanche, c'est double paye.

DELAVILLE : Ça te fatigue davantage de travailler le dimanche ? Et comment sais-tu que c'est dimanche ? Par le calendrier ? Eh bien, change de calendrier et demain ce sera lundi. Non, mais ! Crois-tu que le bateau connaît si c'est dimanche ou lundi ? Faut qu'il parte le bateau. Tu devrais le savoir, toi qu'es né sur le quai, que la marée n'attend pas.

GASTON BOYER : Le syndicat non plus, et il exige...

DELAVILLE : Ecoute-moi, Gaston, si t'as un plumard, demain matin, reste dedans, et fais la

grasse matinée. J'aurai pas besoin de toi demain. J'aurai jamais plus besoin de toi dans ma bordée. Faut toujours que tu causes ; et j'aime pas les orateurs. (*A Capon*) Et toi, es-tu assez grand pour savoir tout seul ce que tu as à faire ? ou te faut-il aussi un syndicat pour t'apprendre à marcher ?

QUATRIEME OUVRIER : Toi itou, cause pas tant, tu me donnes soif.

CINQUIEME OUVRIER : Avec toute cette saloperie qui nous entre dans la gueule...

PREMIER OUVRIER : Ça finit jamais. Même quand tu roupilles, t'en rêves. En pionçant au lieu de penser à rien, tu bouffes encore du charbon !

Débrayage de Remi de Vos

Actes Sud (2008)

Un appartement. Une jeune femme (B). Entre son mari (A)

A : On ne part pas.

B : Ça va, aide-moi plutôt à faire les valises.

A : Je suis sérieux, Thérèse, on ne part pas. Berthier veut que je lui rende le dossier dans trois jours. Je n'ai pas pu dire non.

B : Jérôme, tu plaisantes ?

A : Je ne plaisante pas du tout.

B : Mais enfin, les bagages sont prêts.

A : Je n'ai pas pu faire autrement.

B : Comment ça, tu n'as pas pu faire autrement ? Qu'est-ce que tu racontes ?

A : Ça va mal en ce moment. La boîte a des problèmes. Nous sommes un certain nombre sur la sellette. Si ça continue comme ça, on va tous y passer.

B : Tu ne m'as jamais parlé de ça.

A : Ça va très mal. Si je ne lui rends pas le dossier, il est fichu de me créer des problèmes.

B : Des problèmes ?

A : Oui, Thérèse, des problèmes.

B : Jérôme, excuse-moi, mon nom apparaît en premier sur la liste.

A : Quelle liste ?

B : Il a une liste. C'est ce qu'on m'a dit. Tout le monde serre les fesses à l'agence.

A : Mais tu ne m'as jamais parlé de ça.

A : C'est parce que je ne voulais pas t'inquiéter.

B : Mais les billets ?

A : On partira plus tard. Il est hors de question que je parte maintenant. Ce serait suicidaire. Tu ne peux pas savoir l'ambiance qui règne à l'agence. C'est la chasse à l'homme.

B : Mais nos vacances, Jérôme ? ... Enfin, Jérôme, ce sont nos vacances !

Sous la glace de Falk Richter (Ed. L'Arche)

Charles Soleillet : Accepter le risque

Aurélien Papon : Créer du possible

Charles Soleillet : Proposer sa créativité

Aurélien Papon : Capitaliser les opportunités du marché

Charles Soleillet : Inspirer les autres avec une vision d'avenir

Aurélien Papon : Faire preuve de motivation, assumer de nouvelles responsabilités, acquérir de nouvelles compétences

Charles Soleillet : Mettre en avant son excellence dans tous les domaines

Aurélien Papon : Être un exemple pour tous les membres de l'équipe

Charles Soleillet : Toujours chercher à améliorer les conditions de travail, les produits, le service, ses exigences

Aurélien Papon : Considérer le temps comme la valeur ultime

Charles Soleillet : User du temps des autres avec tact

Aurélien Papon : À tout moment, donner spontanément à l'équipe un feedback pointu, rigoureux et constructif

Charles Soleillet : Ne jamais faire de rétention d'information

Aurélien Papon : Construire ses phrases de façon à provoquer l'enthousiasme de l'interlocuteur
(...)

Charles Soleillet : Transformer le client en héros de sa *private story*

Aurélien Papon : Faire face à tous les développements du marché en étant ouvert et innovant

Charles Soleillet : Considérer le marché comme son partenaire et son ami le plus proche

L'ART ET LA MANIÈRE D'ABRORDER SON CHEF DE SERVICE POUR LUI DEMANDER UNE AUGMENTATION,

Ayant mûrement réfléchi ayant pris votre courage à deux mains vous vous décidez à aller trouver votre chef de service pour lui demander une augmentation vous allez donc trouver votre chef de service disons pour simplifier car il faut toujours simplifier qu'il s'appelle monsieur Xavier c'est-à-dire monsieur ou plutôt mr x là de deux choses l'une ou bien mr x est dans son bureau ou bien mr x n'est pas dans son bureau si mr x était dans son bureau il n'y aurait apparemment pas de problème mais évidemment mr x n'est pas dans son bureau vous n'avez donc guère qu'une chose à faire guetter dans le couloir son retour ou son arrivée mais supposons non pas qu'il n'arrive pas en ce cas il finirait par n'y avoir plus qu'une seule solution retourner dans votre propre bureau et attendre l'après-midi ou le lendemain pour recommencer votre tentative mais chose qui se voit tous les jours qu'il tarde à revenir en ce cas le mieux que vous ayez à faire plutôt que de continuer à faire les cent pas dans le couloir c'est d'aller voir votre collègue mlle y que pour donner plus d'humanité à notre sèche démonstration nous appellerons désormais mlle Yolande mais de deux choses l'une ou bien mlle Yolande est dans son bureau ou bien mlle Yolande n'est pas dans son bureau si mlle Yolande est dans son bureau en ce cas étant donné que vous n'avez pas envie de faire les cent pas dans le couloir en attendant l'hypothétique retour ou l'éventuelle arrivée de mr x une seule solution s'offre à vous faire le tour des différents services dont l'ensemble constitue tout ou partie de l'organisation qui vous emploie puis retourner chez mr x en espérant que cette fois il est arrivé...

Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?
Ces doux êtres pensifs que la fièvre maigrit ?
Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?
Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;
Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement
Dans la même prison le même mouvement.
Accroupis sous les dents d'une machine sombre,
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,
Innocents dans un bagne, anges dans un enfer,
Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.
Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.
Aussi quelle pâleur ! la cendre est sur leur joue.
Il est à peine jour, ils sont déjà bien las.
Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !
Ils semblent dire à Dieu : « Petits comme nous sommes,
Notre père, voyez ce que nous font les hommes ! »
Ô servitude infâme imposée à l'enfant !
Rachitisme ! travail dont le souffle étouffant
Défait ce qu'a fait Dieu : qui tue, œuvre insensée,
La beauté sur les fronts, dans les cœurs la pensée,
Et qui ferait - c'est là son fruit le plus certain ! -
D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !
Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,
Qui produit la richesse en créant la misère,
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !
Progrès dont on demande : « Où va-t-il ? que veut-il ? »
Qui brise la jeunesse en fleur ! qui donne, en somme,
Une âme à la machine et la retire à l'homme !
Que ce travail, haï des mères, soit maudit !
Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,
Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !
O Dieu ! qu'il soit maudit au nom du travail même,
Au nom du vrai travail, sain, fécond, généreux,
Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux !

Quand la morte-saison d'été fut venue, un vent de panique souffla au Bonheur des Dames. C'était le coup de terreur des congés, les renvois en masse dont la direction balayait le magasin, vide de clientes pendant les chaleurs de juillet et d'août.

Mouret, chaque matin, lorsqu'il faisait avec Bourdoncle son inspection, prenait à part les chefs de comptoir, qu'il avait poussés, l'hiver, pour que la vente ne souffrit pas, à engager plus de vendeurs qu'il ne leur en fallait, quitte à écrémer ensuite leur personnel. Il s'agissait maintenant de diminuer les frais, en rendant au pavé un bon tiers des commis, les faibles qui se laissaient manger par les forts.

- Voyons, disait-il, vous en avez là-dedans qui ne font pas votre affaire... On ne peut les garder pourtant à rester ainsi, les mains ballantes.

Et, si le chef de comptoir hésitait, ne sachant lesquels sacrifier :

- Arrangez-vous, six vendeurs doivent vous suffire... Vous en reprenez en octobre, il en traîne assez dans les rues !

D'ailleurs, Bourdoncle se chargeait des exécutions. Il avait, de ses lèvres minces, un terrible :

« Passez à la caisse ! » qui tombait comme un coup de hache. Tout lui devenait prétexte pour déblayer le plancher. Il inventait des méfaits, il spéculait sur les plus légères négligences. « Vous étiez assis, monsieur, passez à la caisse ! — Vous répondez, je crois : passez à la caisse ! — Vos souliers ne sont pas cirés : passez à la caisse. Et les braves eux-mêmes tremblaient, devant le massacre qu'il laissait derrière lui. Puis, la mécanique ne fonctionnant pas assez vite, il avait imaginé un traquenard, où, en quelque jours, il étranglait sans fatigue le nombre de vendeurs condamnés d'avance. Dès huit heures, il se tenait debout sous la porte, sa montre à la main ; et, à trois minutes de retard l'implacable : « Passez à la caisse ! » hachait les jeunes gens essoufflés. C'était de la besogne vivement et proprement faite — Vous avez une sale figure, vous ! finit-il par dire un jour à un pauvre diable dont le nez de travers l'agaçait. Passez à la caisse !

Maintenant, les rayons ne causaient plus d'autre chose. Chaque jour, de nouvelles histoires circulaient. On nommait les vendeurs congédiés, comme, en temps d'épidémie, on compte les morts. Les châles et les lainages surtout furent éprouvés : sept commis y disparurent en une semaine. Puis, un drame bouleversa la lingerie, où une acheteuse s'était trouvée mal, en accusant la demoiselle qui la servait de manger de l'ail ; et celle-ci fut chassée sur l'heure, bien que, peu nourrie et toujours affamée, elle achevât simplement au comptoir toute une provision de croûtes de pain.

La direction se montrait impitoyable, devant la moindre plainte des clientes ; aucune excuse n'était admise, l'employé avait toujours tort, devait disparaître ainsi qu'un instrument défectueux, nuisant au bon mécanisme de la vente ; et les camarades baissaient la tête, ne tentaient même pas de le défendre. Dans la panique qui soufflait, chacun tremblait pour soi.

« Et pourquoi l'homme chic de l'Ouest porte des cravates et le prolétaire en porte pas ? Messieurs dames, approchez dont, mam'zelle, vous aussi, avec m'sieur votre époux, les jeunes gens sont les bienvenus aussi, pour les jeunes gens ça coûte pas plus cher ici. Pourquoi le prolétaire porte pas de cravate ? Parce qu'y sait pas la nouer. Alors faut qu'y s'achète un fixe-cravate, et une fois qu'il l'a acheté, il est mauvais et y peut pas nouer sa cravate avec. C'est de l'arnaque, ça aigrit le peuple, ça renforce l'Allemagne encore plus profond dans le marasme où qu'elle est déjà jusqu'au cou. Pourquoi par exemple qu'on porte pas ces grands fixe-cravates ? Parce que personne veut se nouer une pelle à tarte autour du cou. Personne, ni homme ni femme, pas même le nourrisson si toutefois y pouvait nous répondre. Rigolez pas, messieurs dames, rigolez pas, on sait pas c'qui s'passe dans ces chères petites cervelles-là. Ah petit Jésus, ces chères petites têtes, si menues les petites têtes et puis les p'tits cheveux, mignon, pas, mais payer des pensions alimentaires, là y a pas d'quoi rire, ça vous met dans la misère. (...) Achetez-vous une cravate comme celle-ci, et puis demandez-vous un peu comment que vous allez la nouer demain.

Messieurs dames, qui a le temps de nos jours de se nouer une cravate le matin, et préfère pas plutôt s'octroyer une minute de sommeil en plus. Nous avons tous besoin de beaucoup de sommeil, parce que nous devons tous beaucoup travailler et que nous gagnons peu. Ce fixe-cravate vous fera le sommeil léger. Il fait d'la concurrence aux pharmacies, car celui qui achète un fixe-cravate comme celui-ci n'a plus besoin de poisons narcotiques et de punchs pour s'abrutir et de rien du tout d'ailleurs. Il dort sans berceuse comme l'enfant sur le sein de sa mère, parce qu'il sait : demain matin pas la peine de se presser ; ce qu'il a besoin est déjà là tout prêt sur la commode et y a plus qu'à l'glisser dans le col. Vous dépensez votre argent pour bien des conneries. Comme ça tenez vous avez vu l'année dernière les ganefs au Crocodile, devant y avait de la saucisse chaude, derrière Jolly était couché dans sa boîte en verre et il avait rien à becqueter. Ça, chacun d'entre vous l'a vu — approchez dont plus près, qu'j'économise un peu ma voix, j'l'ai pas assurée, ma voix, y m'manque encore le premier versement —, comme Jolly était couché dans sa cage en verre, ça vous l'avez vu. Mais comme ils lui ont refilé du chocolat en douce, ça vous l'avez pas vu. Ici vous achetez de la vraie bonne marchandise, c'est pas du celluloid, c'est du caoutchouc cylindre, vingt pfennigs la pièce, cinquante les trois.

Restez pas sur la chaussée, jeune homme, sinon une auto va vous écraser, et après qui ramassera les débris ? J'vais vous expliquer comment qu'on noue la cravate, pas besoin d'y aller au marteau pour que ça rentre. Vous allez comprendre tout de suite. Vous prenez d'ce côté-ci trente à trente-cinq centimètres, puis vous pliez la cravate, mais pas comme ça. Là on dirait une punaise écrasée contre le mur, un flétan glué au papier, l'homme chic porte pas ce genre de trucs. Alors vous prenez mon appareil. Faut économiser du temps. Le temps c'est de l'argent. Le romantisme est passé et il ne reviendra jamais plus, faut qu'on table tous là-dessus de nos jours, Pouvez pas commencer vos journées par vous passer lentement l'tuyau de gaz autour du cou, il vous faut cette chose déjà toute prête. Regardez-moi ça, c'est votre cadeau de Noël, c'est tout à fait selon votre goût, messieurs dames, c'est pour vot' bien. Si le plan Dawes vous a encore laissé quéque chose, c'est bien de la matière grise dans la caboche, et sûr qu'elle vous dit c'est quéque chose pour toi, achète-le et rapporte-le à la maison, ça te reconfortera.

Messieurs dames, nous avons besoin de réconfort, tous comme nous sommes, et si nous sommes bêtes, nous allons l'chercher au bistrot. Celui qu'est raisonnable, il fait pas ça, eu égard à sa bourse, déjà, car c'que les mastroquets peuvent nous servir comme mauvais schnaps aujourd'hui, c'est sans nom, et le bon coûte cher. Aussi prenez cet appareil, passez une mince bande de tissu par ici, vous pouvez aussi en prendre des larges, comme en portent les tapettes aux chaussures quand ê vont tirer des bordées. Vous tirez par ici et maintenant vous prenez ce bout-là. Un homme allemand achète que de la vraie bonne marchandise, en voici. Achetez-vous un fixe cravate !

Quelle catastrophe vraiment, quand on y pense, sa situation d'alors. Personne n'aurait aimé connaître cela à sa place. Surtout depuis le jour où son père qui la soutenait de toutes ses forces, était décédé. Son appartement, là où elle habitait, c'était, vous ne pouvez pas vous imaginer, le plus grand vide matériel qu'on eût pu redouter pour quelqu'un, car c'était le vide...

Quand vous entriez vous aviez même presque honte et vous étiez triste d'imaginer quelqu'un pouvant vivre dans ces conditions. Oui car c'était vraiment un vide...qui faisait peur.

Quand on pense que cet appartement elle avait quand même fait la folie de l'acheter, on se rend bien compte qu'il y avait quelque chose qui ne cadrait pas dans le tableau.

C'était quelqu'un qui était enseveli sous le manque d'argent. Elle, elle n'avait rien, plus rien à part des dettes. C'était comme une misère d'un autre temps mais dans un décor très moderne.

Oui ça surprenait. Ce qui lui manquait par-dessus tout c'était un travail, et ça elle le savait.

Si on ne travaille pas, alors on ne se sent pas vivre on n'est plus rien à ses propres yeux.

Mais le plus compliqué pour elle justement c'était de ne pas comprendre pourquoi elle ne pouvait pas rentrer chez Norscilor, là où pourtant, quasiment tout le monde travaillait dans la région.

Ce jour-là, jamais on ne s'expliqua comment elle avait pu, elle, étrangère à cette entreprise, pénétrer à l'intérieur des murs. Les issues étaient parfaitement bien protégées.

Mon amie était dans un tel état de désespoir comme en crise. Elle voulait simplement comprendre disait-elle ce qui la distinguait, elle, des autres employés qui travaillaient ici.

Chaque fois qu'elle avait tenté sa chance ici, chaque fois qu'on lui avait fait passer des tests ici, des essais, sur un poste quelconque, en vue d'un engagement, elle avait échoué, on n'avait pu la garder. Moi je savais très bien que le travail qu'on faisait ici n'était pas un travail si évident, qu'il demandait de la précision et de la régularité.

Des qualités qui n'étaient pas forcément les points forts de mon amie.

Ce matin-là on dut appeler sa sœur qui travaillait dans les bureaux et son oncle qui était responsable d'un petit atelier, pour la calmer et la persuader de sortir.

Un autre soir, elle me proposa pour la première fois cette expérience de rentrer en relation avec le monde de la mort c'est-à-dire le monde vrai.

La vérité n'étant pas facilement accessible, mon amie m'avait prévenue des difficultés que nous risquerions de rencontrer en route.

Et même si la mort était tout sauf un monde qu'on devait craindre il faudrait quand même passer me dit-elle par des endroits de résistance de la pensée.

Un peu comme à ton travail quand ton corps résiste lui aussi à l'exécution de certains gestes que tu dois effectuer le plus rapidement possible...

Souvent comme ce soir-là, après de terribles préambules, c'est par la télévision que se manifestaient les morts...

Et ce soir-là par chance ce fut un mort très particulier qui nous donna un signe : le père de mon amie. Mon amie était folle de bonheur.

Le lendemain fut la première fois de toute ma vie d'employée à Norscilor où je ne pus me rendre à mon travail.

Ce jour-là fut le premier jour de ma vie où je ne pus aller travailler. J'étais bloquée.

On dut me conduire ce matin-là à l'hôpital et la pensée que j'allais peut-être devenir quelqu'un d'inutile pour le reste de ma vie m'accompagna sur tout le chemin.

Le questionnaire qui rend parano (extrait du questionnaire France Telecom)

Ils nous demandent de remplir des questionnaires : mais c'est pour quoi en faire ? Pour nous noter ? Pour nous évaluer ? Pour savoir ce qu'on pense les uns des autres ? Comment je dois répondre ?

- Répondez par : Pas du tout d'accord – Plutôt pas d'accord – Plutôt d'accord – Tout à fait d'accord

- **Les collègues avec qui je travaille sont des gens compétents**
Pas du tout d'accord – Plutôt pas d'accord – Plutôt d'accord – Tout à fait d'accord
- **Les collègues avec qui je travaille sont amicaux**
Pas du tout d'accord – Plutôt pas d'accord – Plutôt d'accord – Tout à fait d'accord
- **Il arrive souvent que vous ne puissiez pas effectuer correctement votre travail parce que les instructions sont floues**
Pas du tout d'accord – Plutôt pas d'accord – Plutôt d'accord – Tout à fait d'accord
- **Il arrive souvent que vous ne puissiez pas effectuer correctement votre travail parce que vous n'avez pas été correctement formé**
Pas du tout d'accord – Plutôt pas d'accord – Plutôt d'accord – Tout à fait d'accord
- **Il arrive souvent que vous ne puissiez pas effectuer correctement votre travail parce qu'il y a des problèmes de coopération**
Pas du tout d'accord – Plutôt pas d'accord – Plutôt d'accord – Tout à fait d'accord
- **Il arrive souvent que vous ne puissiez pas effectuer correctement votre travail parce que vous changez régulièrement de manager ?**
Pas du tout d'accord – Plutôt pas d'accord – Plutôt d'accord – Tout à fait d'accord

Le burn out de JF Crocodile de Pierre Lorquet (« La scène aux ados », Ed. Lansman)

Les collègues

1. Qu'est-ce qu'il a fait au juste ?
2. Explosé en plein vol.
3. Il pleure, il crie, il dort, il boit, il traîne...
4. On appelle ça le burn out :
5. Quand vous vous tuez au travail.
6. Ou quand le travail vous tue...
7. C'est pareil, non ?

Les voix du burn out

1. Tu refuses d'admettre la vérité : TA vérité
2. Tu as été nommé manager général par Maximust
3. Mais tu ne savais pas à quel point ce travail était dur
4. Tu arrives à ton bureau à 7 heures et il est rare que tu le quittes avant 21h.
5. Tu passes souvent d'un avion à un autre, d'un pays à un autre
6. Le week-end, si tu ne retournes pas au bureau, tu emportes des dossiers à terminer chez toi.
7. Ta vie familiale en fait les frais
8. Tu ne vois pas les enfants grandir
9. Tu ne vois pas tes parents vieillir
10. Et ta femme trouve difficile de te voir si peu
11. Déjà deux ans que tu n'as pas pu prendre dix jours de vacances d'affilée
12. D'accord. Tout cela tu l'assumes
13. Mais le plus dur à ce poste c'est l'incertitude permanente
14. Dans le marché mondialisé, il est de plus en plus difficile de prévoir la charge de travail à l'avance
15. Alors tu nages en plein brouillard
16. Et chaque décision te plonge dans l'angoisse
17. Mais ce qui t'empêche vraiment de dormir
18. Ce sont les mille petits problèmes qui se posent chaque jour dans l'entreprise
19. Et qui te rongent lentement mais sûrement
- 20. Crunch crunch crunch**

Par-dessus bord de Michel Vinaver

Cadre 1 - Je vous donne ma démission

Cadre 2 - Les problèmes je suis payé pour en avoir c'est régulier. Je me plains même pas si je perds mes derniers cheveux à essayer de trouver des solutions mais c'est l'atmosphère !

Cadre 3 - Une atmosphère systématique d'incompréhension. Le service des ventes accepte des reprises en pagaille sans que mes services en soient même avertis !

Cadre 4 - Et quand je gueule un petit peu parce que les camions s'amènent avec la marchandise en retour et que j'ai pas un centimètre carré où l'entreposer et que dans ce foutoir il faut bien que quelqu'un tire le signal d'alarme !

Cadre 5 - On me répond que chacun se débrouille ! Eh bien non, une maison peut connaître des difficultés !

Cadre 6 - Mais les jours où les gens ne travaillent plus la main dans la main, que voulez-vous, le jour où chacun se fout des autres et tire la couverture à soi, c'est la boîte qui fout le camp !

Cadre 7 - Il n'y a plus de boîte. Il n'y a plus que des gens et les gens c'est jamais très joli quand il n'y a plus la boîte pour leur donner le sentiment qu'ils font quelque chose en commun.

Par-dessus bord de Michel Vinaver

Brainstorming !

Je vous rappelle les deux règles du jeu :
premièrement chacun dit ce qui lui passe par la tête. Il faut une complète liberté dans les associations d'idées.

- Pas de censure
- Personne n'ironise
- Abolition du rire et du sourire. C'est bien ça Jackie ?
- Nous procéderons en deux temps. Premier temps : dire ce que doit faire ou être ce nom... ça nous mettra en condition
- Deuxième temps on brainstormera sur le temps lui-même. Donc qui tire le premier ?
- Il faut un nom qui connote l'innocence.
- Qui suggère le torchage.
- Ou pas.
- Qui suggère mais dans une symbolique des premiers temps de l'âge d'or.
- L'âge d'innocence, le jardin des délices.
- Avant que la civilisation soit venue tout flétrir.
- Une ambiance de nature.
- Sauvage, inviolée
- Quelque chose qui sent bon.

- Et qui rassure. Ça c'est important.
- Mais pas ridicule.
- Ça aussi c'est important.
- Une connotation de douceur serait souhaitable.
- Mais en même temps une connotation de résistance. Quelque chose qui ne s'évanouit pas. Qui ne tombe pas en miette ou en poussière.
- Il faut que ça chante.
- Et que ça frappe.
- Sans choquer. Que ce soit mémorable. Que la ménagère s'en souvienne.
- Facile à prononcer.
- Compréhensible pour toutes les classes sociales, avec une connotation sensiblement constante suivant les niveaux de revenus et d'éducation.
- Qui ouvre sur la plus grande richesse possible de prolongements pour l'exploitation publicitaire.
- Pas trop long.
- Mais pas trop court non plus pour se distinguer des marques de lessive et de vaisselle.

- Qui ait une valeur émotive pour les hommes comme pour les femmes.
- Avec une priorité sur les femmes. Ce sont elles qui font l'achat.
- Une sonorité française de préférence.
- Oui pour nous démarquer de la concurrence.
- Bien allons-y pour le deuxième temps. Je vous rappelle que rien n'est stupide. Tout est bon.
- Doupa !
- Papidou !
- Papirêve !
- Dourésist !
- Adam et Eve !
- Paul et Virginie !
- Jardin fleuri !
- Hautes Futaies !
- Hautes Herbes !
- Neige Profonde !
- Blanche Neige !
- Souffle d'Ange !
- Névé !
- Délicieux !
- Chrysalide !
- Adorable !
- Dora !
- Soupir !
- Gai Sourire !
- Doux Baiser !
- Chaud Baiser !
- Ézéchiël !
- Élisà !
- Gazon !
- Douilleton !
- Duveton !
- Cocon Soyeux !
- Le Douillet !
- Le Duvet !
- Lichen !
- Touffe d'Herbe !

- If !
- Epicéa !
- Giroflée !
- Girodon !
- Thétis !
- Bucolique !
- Géorgique !
- Tapis de feuilles !
- Feuille de Joie !
- Onde Pure !
- Vallombreuse !
- Claire de Lune !
- Tendresse !
- Hermitage !
- Lune de Miel !
- Mousseline !
- Satin !
- Popeline !
- Taffetas !
- Musica !
- Alicia !
- Galactée !
- Féérique !
- Ineffable !
- Au-delà !
- Angélique !
- Noa-Noa !
- Suave !
- Fauve !
- Eden !
- Savane !
- Prairie !
- Lisière !
- Ombre et Lumière !
- Nébuleuse !
- 10 ... 9 ... 8 ... 7 ... 6 ... 5 ... 4... 3 ... 2 ... 1
- Mousse et Bruyère a obtenu un score de trente-huit pourcent au niveau de la préférence globale.

- Ce qui dans un choix entre six possibilités est un score rarement observé.

- Il est bon de souligner que ce qui ressort le plus nettement comme associations valorisantes c'est l'évasion, la solitude enivrante, les amours adolescentes, la nature inviolée.

- Le rêve et le papier s'appelant ainsi, est décrit par les gens comme un papier globalement supérieur aux autres.

- Digne de confiance, de prix assez élevé, mais justifié. Un papier que voudra utiliser toute la famille.

Bibliographie à compléter sur le monde du travail :

OEUVRES DRAMATIQUES :

2. VISNIEC Mattei. *Petits boulots pour vieux clowns*, Crater, 1995 trad. Claire Jeq.
3. VINAVER MICHEL. *Les Travaux et les Jours*, L'Arche Éditeur, 1979 ; Théâtre complet II.
4. VINAVER MICHEL. *À la renverse*, Éditions de l'Aire, 1980 ; Théâtre complet II.
5. VINAVER Michel : *Par-dessus bord*
6. JOEL POMMERAT. *Les Marchands*, Arles, Actes Sud, coll. « Actes Sud Papiers », 2006.
7. JOEL POMMERAT : *Chambres froides et Cercles*
8. PASQUET Dominique : *Cambrure fragile*, Ed Comp'Act. Chambéry. 2003.
9. DARLEY Emmanuel : *Flexible, hop! Hop!*, Actes Sud. Arles. 1985.
10. PELLIER WILLIAM : *Grammaire des mammifères*, Espace 34. Montpellier. 2005.
11. SCHIMMELPFENNIG Roland : *Push up*
12. LORQUET Pierre : *Crocodile* La scène aux ados Lansman
13. LEMAHIEU Daniel : *Usinage*
14. WESKER Arnold : *La cuisine*
15. PEREC Georges : *L'Augmentation*
16. NOVARINA Valère : *L'atelier volant*
17. WIDMER Urs : *Top dogs*
18. DEBROUX : *Made in China* Lansman
19. CHENEAU R : *Fées* (Les solitaires intempestifs)

OEUVRES LITTÉRAIRES NON DRAMATIQUES :

- LINHART Robert. *L'établi*. Les Editions de Minuit, 1978.
- STEINBECK John. *Les raisins de la colère*, Folio Poche, 1972.
- NOTHOMB Amélie. *Stupeurs et tremblements*

OEUVRES CINÉMATOGRAPHIQUES :

- Louis Malle : « Humain, trop humain » (1972),
- Alain Cavalier et sa série de « Portrait » sur les petits métiers en voie de disparition.
- Olivier Lamour : « Maryflo » (1997)
- Constantin Costa Gavras : « Le Couperet » (2004)
- Francesca Comencini : « J'aime travailler » (2005)
- Marcelo Pineyro : « La Méthode » (2006)
- Cédric Klapisch : « Riens du tout » (1992)
- Alain Corneau : « Stupeur et tremblements » (2002)
- Charlie Chaplin : « Les Temps modernes » (1936)
- Jean-Marc Moutout : « Violence des échanges en milieu tempéré » (2004)